Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

62-63 | 2010

**Entre syntaxe et discours. Éclairages
épistémologiques et descriptions linguistiques**

Qu'est-ce que ça veut dire ?

Laurie Buscail

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/1379>

DOI : 10.4000/linx.1379

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2010

Pagination : 135-151

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Laurie Buscail, « Qu'est-ce que ça veut dire ? », *Linx* [En ligne], 62-63 | 2010, mis en ligne le 01 juin 2010, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1379> ; DOI : 10.4000/linx.1379

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Qu'est-ce que *ça* veut dire ?

Laurie Buscail,

CLLE-ERSS CNRS UMR 5623 et Université de Toulouse-Le Mirail

buscail@univ-tlse2.fr

Introduction

L'objet de cet article est d'étudier le fonctionnement de *ça* en tant que sujet de phrase. Bien qu'une littérature abondante soit d'ores et déjà consacrée à ce démonstratif, notamment en rapport avec *ceci/cela* et *ce* – ses « cousins » pronoms démonstratifs neutres – *ça* est un des mots les plus discutés de la grammaire française, et continue à défier l'analyse. En effet, *ça* n'est pas toujours employé comme anaphorique, et la reprise qu'il effectue s'accompagne d'un élargissement référentiel, ce qui laisse penser que « pronom » est un terme inadéquat pour ce démonstratif. Se pose alors le problème du fonctionnement de *ça*, tenant compte des procédures discursives que sont l'anaphore et la deixis d'une part, et de l'influence du contexte dans l'identification du référent d'autre part. La thèse défendue ici est qu'il existe un continuum référentiel de *ça* en fonction de ces deux paramètres.

Dans un premier temps, nous définirons les concepts d'anaphore, de deixis et de référence dans le cadre de la linguistique fonctionnelle-cognitive (section 1), puis nous rappellerons les propriétés sémantiques et pragmatiques de *ça* (section 2). Ensuite, nous procéderons à une analyse de *ça* en position sujet, à partir d'exemples oraux attestés (section 3), afin d'entrevoir l'incidence du contexte et de la procédure indexicale à l'œuvre sur la référence de ce démonstratif (section 4). Enfin, nous présenterons nos conclusions au terme de cette étude.

1. Quelques définitions préliminaires

1.1. Une approche cognitive de la deixis et de l'anaphore

Cette étude se base sur une conception cognitive de la deixis et de l'anaphore, à la différence de l'approche traditionnelle, largement fondée sur l'assimilation entre co-texte/anaphore d'une part, et contexte/deixis d'autre part, qui oppose ces deux notions. Ici, *le texte* ne se résume pas au canal employé – oral ou écrit – pour véhiculer les énoncés, mais à l'ensemble de signaux, verbaux et non-verbaux, qui constituent les indices « matériels » sur lesquels les participants à un acte de communication s'appuient pour construire *le discours*, compris ici comme un modèle conceptuel (cf. la « mémoire discursive » de Berrendonner, 1990) produit par l'association du texte et de facteurs variables – comme la situation d'énonciation, les paramètres praxéologiques, le discours déjà construit en amont, le savoir partagé des interlocuteurs... – réunis sous le nom de *contexte*.

Par là-même, la deixis – qui mène à l'installation d'un nouvel objet-de-discours – et l'anaphore – conçue comme une relation de dépendance référentielle – sont des fonctions indexico-discursives, la seconde étant dérivée de la première (idée amorcée par Bühler, 1934[2009] et développée par Lyons, 1975), indépendantes des expressions indexicales qui les réalisent. Ainsi, certains types d'expressions résolument anaphoriques seraient à même d'assumer une fonction déictique, et vice-versa¹. Par conséquent, la deixis et l'anaphore seraient des procédures discursives « extrêmes », reliées par un continuum de renvois contextuels hybrides, « anadéictiques », selon le terme employé par Ehlich, 1982 (cf. Cornish, ce numéro, pour une liste exhaustive de ces renvois). Il est à noter que l'ensemble de ces procédures peuvent puiser leur référence dans différents « champs » (cf. Bühler, 1934[2009], ainsi que Cornish, ce numéro, pour une explication détaillée), tels que la situation d'énonciation, le co-texte, le discours environnant, la mémoire à long terme, ainsi qu'un monde fictif (*Deixis am Phantasma*). De ce fait, la différence entre endophore (traditionnellement conçue comme une relation indispensable entre une expression référentiellement autonome, présente dans le co-texte, et une expression anaphorique) et exophore (référence à un élément présent dans le contexte extralinguistique) disparaît. Un élément anaphorique « détermine son propre référent » (Conte, 1994 ; Cornish, 1999), qui est en fait une interprétation contextuellement appropriée. En ce sens, il me semble nécessaire de distinguer l'*antécédent*, qui est une représentation mentale, et le *déclencheur d'antécédent* (terme emprunté à Cornish, 1999), qui est la matérialisation textuelle, et donc verbale ou non-verbale, qui renvoie à un objet-de-discours formant un cadre référentiel dans lequel l'antécédent de l'anaphorique peut se forger.

Si l'on s'inscrit dans cette logique, une expression référentielle ou indexicale donnée serait à même de réaliser l'anaphore ou la deixis à des degrés divers, selon la fonction discursive en jeu. Qu'en est-il du pronom neutre *ça* ? Dans quelle mesure est-

¹ Une telle approche semblerait contredire les différentes échelles d'accessibilité des référents, telles que *the Accessibility Scale* de Ariel (1988), et *the Givenness Hierarchy* de Gundel, Hedberg & Zacharski (1993), qui couplent une procédure référentielle à un type d'expression indexicale.

il déictique ou anaphorique ? Nous essaierons d'apporter quelques éléments de réponses à cette question en section 3.

1.2. Anaphore et coréférence

Une définition largement répandue de l'anaphore la décrit comme un rapport de dépendance entre deux éléments textuels, le deuxième, « l'anaphorique », étant interprétable grâce au premier, « l'antécédent ». Comme le souligne très justement Kleiber (1988, p. 3), « une théorie textuelle de l'anaphore fait de celle-ci un processus référentiel où une expression anaphorique renvoie à un référent déjà mentionné dans le discours ». Or, cette approche assimile les concepts d'anaphore et de coréférence, qui, à mon avis, se doivent d'être distingués. En effet, deux expressions peuvent être coréférentielles sans être en relation d'anaphore, et l'anaphore peut se manifester entre deux entités non-coréférentielles (exemples (1), (2), et (3) forgés) :

- (1) **Le Président de la République Française** s'est exprimé ce matin. En effet, il semblerait que **Nicolas Sarkozy** soit en mauvaise posture.
- (2) Nous arrivâmes dans un **village**. **L'église** était fermée.
- (3) **Ma voiture** est en réparation. **Les freins** ont lâché ce matin.

En (1), *le Président de la République Française* et *Nicolas Sarkozy* renvoient à la même représentation discursive, « sans que l'interprétation de l'un n'affecte l'interprétation de l'autre » (Milner, 1985, p. 32). Nous avons donc ici coréférence sans anaphore. À l'inverse, les exemples (2) et (3) manifestent une relation d'anaphore entre deux expressions non-coréférentielles. Ces exemples illustrent deux cas d'anaphore associative, le premier par inférence culturelle (l'interprétation du SN défini *l'église* dépend de la mention préalable d'un « village ») et le second par relation de synecdoque (« les freins » sont un des éléments qui composent « une voiture »). Il est à noter que, malgré l'appellation trompeuse d'« **anaphore** associative », cette procédure relèverait plutôt de l'anadeixis, puisqu'un recours au contexte (ici, les connaissances du monde) est nécessaire pour identifier le référent de l'élément anaphorique.

Il serait cependant erroné d'envisager deux expressions langagières comme étant strictement coréférentielles ou, au contraire, non-coréférentielles. Comme le proposent, entre autres, Recasens, Hovy & Marti (2011), la coréférence (« near-identity ») se manifeste à divers degrés, dès que l'on s'attache à décrire des données authentiques. Qu'en est-il du référent généré par *ça*, lors d'un phénomène de reprise ? *Ça* et son déclencheur d'antécédent sont-ils toujours coréférentiels ?

2. Cela, ce, ça

L'objectif de cet article est d'étudier le fonctionnement référentiel de *ça*, qui est difficile à appréhender sans tenir compte de *cela*. Cependant, *ça* ne peut être simplement considéré comme la forme orale de *cela*, comme certaines grammaires traditionnelles ont tendance à le prétendre. Si le caractère neutre est commun à ces deux éléments – le genre et le nombre ne sont pas spécifiés – peut-on pour autant les assimiler ?

Comme le décrit très finement Guérin (2007), les spécificités sémantiques et pragmatiques de *ça* se distinguent notamment lors de l'analyse de constructions présentant un phénomène de dislocation, telles que :

- (4) *Moi je comprends pas et ça ça m'intrigue.* (titre de l'article de Guérin, 2007)

En effet, *ça* peut occuper « les deux positions (désormais P1 et P2), a priori concurrentes, dévolues à deux éléments qui semblent évoquer le sujet d'un même verbe » (Guérin 2007, p. 27). La possibilité pour *ça* d'apparaître en P1 – position disloquée – le démarque d'un simple clitique ; de plus, sa capacité à être sujet grammatical ne peut l'assimiler à un pronom disjoint. Pour Guérin, *ça* se rapprocherait plutôt d'un SN, à la différence que ces derniers ne peuvent occuper la position P2 au sein de structures disloquées (*Mon frère, il est venu* mais pas * *Il, mon frère est venu*). P1 étant destiné à poser le thème de l'énoncé, et P2 à servir de relais, *ça* serait donc à la fois référentiel et anaphorique (p. 6).

S'agissant de *cela* et *ça*, le second est traditionnellement considéré comme la forme orale, voire familière, du premier. Cet héritage prescriptif fait qu'un phénomène d'hypercorrection peut apparaître chez les locuteurs/scripteurs, lors d'entretiens formels ou d'exercices d'écriture ; ainsi, *cela* peut remplacer *ça* de manière (quasi)-systématique, sans tenir compte des propriétés inhérentes de chacun. Cependant, il serait erroné de ne différencier *cela* et *ça* que par le registre de leur emploi. En effet, leur distribution n'est pas identique : l'expression *cela dit* n'alternera jamais avec * *ça dit*, et à l'inverse, *ça va* ne deviendra jamais * *cela va*. De plus, lors d'un phénomène de reprise, le rapport que les référents de *cela* et *ça* entretiennent avec l'entité introduite au préalable diffère. Considérons pour cela les exemples suivants :

- (5) [Interview de Manolo Preciado, entraîneur sportif du Sporting Gijon, qui doit affronter le Real Madrid]

E : *Considérez-vous le Real comme l'équipe la plus en forme du moment ?*

MP : *Beaucoup de gens me disent qu'on affronte l'équipe la plus en forme du monde et ils ont raison. Ce sont les leaders de la Liga, ils survolent la Ligue des Champions, mais on est en novembre... Ça ne veut rien dire.* (www.sofoot.com, 17/01/2012)

- (5') E : *Considérez-vous le Real comme l'équipe la plus en forme du moment ?*

MP : *Beaucoup de gens me disent qu'on affronte l'équipe la plus en forme du monde et ils ont raison. Ce sont les leaders de la Liga, ils survolent la Ligue des Champions, mais on est en novembre... Cela ne veut rien dire.*

En (5), *ça ne veut rien dire* sous-entend « ce n'est pas parce que le Real est la meilleure équipe du moment que l'on ne peut pas gagner ». En revanche, en (5'), *cela ne veut rien dire* signifie « les paroles qui viennent d'être prononcées n'ont aucun sens ». La différence observée provient de la capacité de *ça* à élargir son référent d'indices contextuels, tandis que *cela* se rapporte strictement à l'énoncé précédent. Ainsi, *ça* serait autonome vis-à-vis du co-texte, mais dépendant du contexte, contrairement à *cela* qui lui, dépendrait à la fois du co-texte et du contexte (Guérin, 2007, p. 8). Cette relative autonomie avait déjà été amorcée par Cadiot (1988), lorsque l'auteur compare *ça* sujet avec *ce* (forme clitique) et surtout, avec les pronoms personnels clitiques sujets. *Ça*,

pour lui, est un marqueur référentiel essentiellement déictique, voire « anadéictique » (cf. section 1 *supra*). En tant que tel, il ne se contente pas de *repandre* un objet de discours déjà préformé. C'est un « contrôleur pragmatique » (p. 188) qui établit son propre référent à partir du contexte énonciatif de son emploi. Le caractère *neutre* de ce marqueur fait que le référent créé de toute pièces, pourrait-on dire, est conçu comme argument au sein d'une proposition établie via ce qui est prédiqué de ce référent, aux contours forcément « flous » (cf. aussi Achard, 2001 ; Corblin, 1995). Ces caractéristiques distinguent ce marqueur d'avec les pronoms personnels clitiques sujets, qui se contentent de reprendre un référent déjà catégorisé, classifié, aux contours nets, qui préexiste donc à leur emploi en contexte.

Ces quelques remarques laissent entrevoir l'ampleur de la tâche, si l'on veut décrire le fonctionnement de *ça* : il peut être en position de SN (donc, d'expression référentielle) et en position de clitique (donc d'anaphorique) dans des structures disloquées ; de plus, il se nourrit d'indices contextuels pour produire son référent. Par conséquent, faut-il considérer *ça* comme un déictique, un anaphorique, ou bien comme un élément indexical hybride, combinant la deixis et l'anaphore à des degrés divers selon son emploi ?

3. Analyse pragmatico-discursive du pronom neutre *ça* en corpus

Dans cette section, nous allons tenter d'apporter des éléments de réponses aux questions suivantes : peut-on qualifier *ça* de déictique, d'anaphorique, ou d'élément hybride ? Lors d'un phénomène de reprise, dans quelle mesure *ça* et son déclencheur d'antécédent sont-ils coréférentiels ? Comment s'articulent le contexte et la procédure discursive à l'œuvre dans l'établissement d'un référent pour *ça* ? Pour ce faire, notre analyse sera basée sur des exemples attestés de conversations spontanées, issus du corpus PFC (Phonologie du Français Contemporain)². L'analyse qui suit se compose de trois parties : lorsque *ça* n'a pas de déclencheur d'antécédent langagier (section 3.1), lorsque le déclencheur d'antécédent est un SN disloqué (section 3.2), lorsque le déclencheur d'antécédent est une proposition (section 3.3).

3.1. Lorsque *ça* puise sa référence dans la situation d'énonciation

- (6) [LD est l'enquêteur et DP la locutrice choisie. Au tout début de la conversation, LD questionne DP au sujet du magnétophone qui enregistre leurs propos]

LD: **Ça** tourne là, <DP: oui, oui, ça tourne> (rires) <DP: ça marche, ça marche.> on va, il va rigoler encore (rires). (DP, corpus Aude, 11adp11)

- (7) LD: Le port de chasse, le fusil, les pièges à lapins euh, à moineau, il y en a même un de gros qui je pense (aboïement) doit être un piège/ un piège à lapins ? (aboïement)³ **Ça** c'est quelqu'un qui arrive <DP: d'accord> (sonnerie) (DP, corpus Aude, 11adp11)

² Durand, J., B. Laks & C. Lyche, 2009. Voir également <http://projet-pfc.net/>

³ Il est spécifié dans les conventions de transcription PFC que les bruits sont notés entre parenthèses.

Les exemples (6) et (7) illustrent des cas prototypiques de deixis : l'attention de l'allocutaire est dirigée vers un nouvel objet-de-discours créé à partir du contexte situationnel. En (6), nous pouvons imaginer le locuteur désigner le magnétophone du doigt, ou d'un mouvement de tête. Un tel geste, associé à l'emploi du démonstratif, permet de diriger l'attention de l'allocutaire vers le référent visé. En (7), l'indice contextuel exploité est l'aboïement du chien. Par l'utilisation d'un démonstratif, le locuteur signale au destinataire une entité nouvelle dont il n'avait pas conscience, et qui par là-même se trouve placée en focus d'attention élevé. Il est important de souligner qu'il n'y a pas de phénomène de reprise ici : le référent est nouvellement introduit. Par conséquent, *ça* n'a aucune valeur anaphorique dans ce cas précis. En revanche, *ça* est référentiel et déictique, puisqu'il permet l'introduction d'une entité au sein du discours, à partir du seul contexte situationnel. Par ailleurs, l'exemple (7) rejoint les analyses de Guérin (2007, p. 6), où *ça* est en position P1 de structure disloquée, utile à « poser le thème de l'énoncé » ; ce thème⁴ est ensuite repris par l'élément en position P2 – *c'est* – et conçu comme argument au sein de la proposition établie : « ça, ça veut dire que quelqu'un arrive ». Cependant, ce référent nouveau est « non délimité » (Corblin, 1995), puisqu'il n'est ni nommé (par définition, *ça* n'a pas de tête lexicale) ni catégorisé (*ça* n'est marqué ni en genre, ni en nombre). De plus, il ne serait pas interprétable sans le recours au contexte situationnel.

3.2. Lorsque le déclencheur d'antécédent est un SN

- (8) [L'enquêtrice E et le locuteur AL parlent de l'exploitation agricole de ce dernier]

E: *Et là, les pommes ça en est où alors ?* (AL, corpus Aude, 11aal11)

- (9) [Le frère de AC, grand amateur de pêche, possède un bateau dont il ne se sert plus. En effet, une récente opération des genoux et des hanches l'empêche de naviguer. Le bateau reste donc amarré à la Pointe Rouge.]

AC1: *Oui. <E1: il, te, il est où, à quel endroit ?>*

AC1 : *Il est à la, <E1 : A la pointe Rouge ?> à la Pointe Rouge. <E1 : Ah, oui la Pointe Rouge.> Oui, oui. AC1: Mais alors ce bateau ça doit représenter pour lui, une part de rêve tu vois. <E1 : Oui> Il va au bateau, il le sort pas, <E1 : Oui, il le regarde>, et il con/ il connaît des gens un peu autour, enfin, bon. (AC, corpus Marseille, 13aac11)*

Les exemples (8) et (9) reflètent les phénomènes de dislocation décrits entre autres par Guérin (2007) (cf. aussi Carlier, 1996 ; Maillard, 1994). Comme nous l'avons évoqué en section 2, les éléments en position P1 et P2 semblent évoquer le sujet d'un même verbe, et seraient, a priori, concurrents. Ici, le SN en P1 est utile à insérer un

⁴ J'emploie « thème », dans cet article, en référence à Guérin. En effet, l'entité visée par l'expression en P1 peut être nouvellement introduite au sein du discours, ce qui va à l'encontre de la définition du « thème », opposé à « rhème ».

réfèrent au sein du discours, qui se trouve élevé au rang de topique⁵ de l'énoncé à venir par *ça*, en position P2. *Les pommes* en (8), tout comme *ce bateau* en (9), désignent une entité référentiellement stable dont l'évocation sert de **point de départ** à la **genèse** du réfèrent visé par *ça*. Ce n'est pas par hasard si j'insiste sur *point de départ* et *genèse* ; en effet, comparons (8) et (9) avec (8') et (9') ci-dessous, qui substituent un pronom clitique de troisième personne à *ça* :

(8') *Et là les pommes, elles en sont où ?*

(9') *Mais alors ce bateau, il doit représenter pour lui, une part de rêve tu vois.*

L'emploi de ces pronoms a pour effet de ne pas modifier le réfèrent installé par le SN disloqué, lors de sa topicalisation⁶. En d'autres termes, les expressions en P1 et en P2 sont coréférentielles. En revanche, *ça* produit un élargissement sémantique, de par la déclassification qu'il opère. Afin d'identifier ce réfèrent, l'allocutaire doit, d'une part, faire appel à des éléments contextuels, notamment le savoir partagé avec le locuteur, et d'autre part se rapporter à la prédication évoquée par le reste de la phrase. En (8), le prédicateur *en est où*, bien que vague, ne peut manifestement pas se rapporter aux « pommes » en tant que telles, mais bien à « la production de pommes effectuée par la petite entreprise de AL » ; par ailleurs, la complicité entre les participants à l'acte de communication doit être importante afin de déterminer ce réfèrent. De même, en (9), où « la part de rêve » n'est pas due au « bateau » en lui-même, mais bien à la symbolique qui lui est assignée, et à l'usage que le frère de E en faisait : « la pêche, la navigation, la passion, etc. ». Dans le cas présent, nous pourrions dire que le déclencheur d'antécédent sert d'amorce à la référence de *ça*, qui dépend à la fois du contexte et de la prédication évoquée par le reste de la phrase pour parachever l'objet-de-discours visé. Nous ne sommes donc pas face à une reprise anaphorique fidèle, mais face à une hyperonymie sémantique : l'objet-de-discours visé par *ça* englobe celui généré par le déclencheur d'antécédent, sans qu'ils soient identiques. Cette reprise s'accompagne d'un « décalage référentiel » (Cadiot, 1988), phénomène que je qualifierais d'« anadéictique », les éléments pertinents à combler cet écart provenant du contexte - le savoir partagé entre les interactants, ici. De plus, ce décalage s'accompagne d'un processus d'abstraction : si « les pommes » et « ce bateau » sont des entités stables, *ça*, dans les deux cas, produit une représentation discursive dynamique (« la production de pommes », « l'activité qu'est la pêche »). Cette aptitude à récupérer un réfèrent tout en l'inscrivant dans un autre espace sémantique, bien qu'inclusif, assoit le caractère hybride de *ça* ; en effet, ce démonstratif est à la fois anaphorique, puisqu'il intègre en son sens une entité discursive introduite au préalable, référentiel de par l'adjonction sémantique qu'il induit, et déictique de par sa dépendance au contexte.

Les sections 3.1 et 3.2 nous montrent que *ça* n'est pas un simple pronom : en tant que déictique, il est à même de créer un réfèrent à partir du simple contexte énonciatif ; par là-même, il ne reprend rien du tout. De plus, l'analyse de structures disloquées indique que l'objet-de-discours visé par *ça* et celui introduit au préalable par

⁵ « Un réfèrent est interprété comme le topique d'un énoncé si ce qui est prédiqué est en relation d'à-propos avec ce réfèrent » (Lambrecht, 1994, p. 131, ma traduction)

⁶ La topicalisation fait accéder une entité discursive au rang de topique de l'énoncé à venir.

le SN en position P1 ne sont pas strictement équivalents. Dans ce cas, il y a bien *reprise*, mais également *genèse* d'un référent hyperonymique et dynamique, grâce à l'ajout d'indices contextuels. Ces observations valent pour un déclencheur d'antécédent situationnel (exemples (6) et (7)) ou présent dans le co-texte sous forme d'un SN (exemples (8) et (9)). Qu'en est-il de la référence de *ça* lorsque le déclencheur d'antécédent est propositionnel ?

3.3. Lorsque le déclencheur d'antécédent est une proposition

- (10) [La conversation porte sur le père du locuteur, AL. Ce dernier explique le décès de son père, et comment celui-ci a affronté la mort avec calme et philosophie]

E: *Il était religieux ou il avait pas...*

AL : *Mon père oui, <E: (Il est religieux.)> religieux oui, bon si vous voulez bon euh il allait pas à la messe tous les dimanches, quoi que si il y allait assez souvent à la messe bon euh c'était quand même quelqu'un de très croyant quoi, oui, ma mère, ma mère oui. Et ma grand-mère aussi. Mais bon, pas un pratiquant. <E: Ça l'a aidé ou c'est simplement plutôt qu'il avait pas peur de la mort et que, que ?> (AL, corpus Aude, 11aal1g)*

- (11) [JB explique à E2 la tradition des déjeuners aux tripes]

E2 : *Et euh, ça, est-ce que ça s'est fait des fois euh, on en/ on a entendu, beaucoup parler des, déjeuners aux tripes ?*

[...]

JB: *et, on s'est retrouvé ce, avec mon nouveau patron euh, on a mangé des tripes à Lonley là. Un dimanche matin là. Et, c'est encore bien, bien servi encore à l'ancienne là si tu veux, on te change les assiettes à chaque fois euh.*

E2: *Chaque fois que.*

JB: *Et ben c'est-à-dire que, tu manges une euh, première euh, assiettée de, tripes, et, tu sais la tripe euh, c'est <E2: Un peu, collant, oui c'est un peu.>, ç/ ça fige un peu, oui c'est un peu collant, et, c'est un, c'est, plutôt dommage de remettre des nouvelles tripes, dans, ton assiette, et en principe là, c'est ce qu'ils faisaient chez Fourmentin où qu'était Suzanne, et on, on te change l'assiette à chaque fois, jusqu'à temps que tu sois rassasié. Et puis, après, fromage euh, euh enfin, le vin adapté euh, <E2: Le vin blanc?> un petit blanc, un petit blanc avec oui, un petit, muscadet, et puis euh, le fromage avec un petit coup de rouge quoi, hein, et puis <E2: Et tout ça, à dix heures, à di/ neuf dix heures le matin, non?>, le, le café. Oui, oui, oh ben, on finit il est onze heures hein. (rires) Ouais, ça cale hein. (JB, corpus Normandie, 61ajb11)*

En (10) et en (11), les déclencheurs d'antécédent sont, respectivement, *Il était religieux* et *est-ce que ça s'est fait des fois euh, on en/ on a entendu, beaucoup parler des, déjeuners aux tripes*, qui correspondent à une question posée au locuteur par l'enquêteur E. En (10), *ça* apparaît bien plus loin, prononcé par E également, mais après le tour de parole

de AL, qui traite de « la foi de son père, mais aussi de celle d'autres membres de sa famille ». En (11), l'occurrence de *ça* qui nous intéresse est produite par le locuteur JB, à la fin de sa description des « déjeuners aux tripes traditionnels ». Dans les deux cas, *ça* étant en position sujet, et le déclencheur d'antécédent étant propositionnel, une information posée au préalable devient topique de l'énoncé à venir. Dans les deux cas, encore une fois, ce qui est véhiculé par le déclencheur d'antécédent devient topique discursif⁷ lors de l'intervention du locuteur interrogé. Mais à quel objet-de-discours le démonstratif *ça* renvoie-t-il ?

De toute évidence, dans les exemples ci-dessus, un pronom clitique de troisième personne ne peut se substituer à *ça* : le déclencheur d'antécédent est propositionnel et non plus nominal. Ce test de remplacement ne peut donc révéler l'équivalence, ou au contraire, le hiatus sémantique entre le référent premièrement évoqué par le déclencheur et celui visé par *ça*. Une alternative possible serait de paraphraser *ça* de la manière suivante :

(10') E: *Il était religieux ou il avait pas...*

AL : *Mon père oui, <E: (Il est religieux.)> religieux oui, bon si vous voulez bon euh il allait pas à la messe tous les dimanches, quoi que si il y allait assez souvent à la messe bon euh c'était quand même quelqu'un de très croyant quoi, oui, ma mère, ma mère oui. Et ma grand-mère aussi. Mais bon, pas un pratiquant. <E: # **Etre religieux** l'a aidé ou c'est simplement plutôt qu'il avait pas peur de la mort et que, que ?>*

(11') E2 : *Et euh, ça, est-ce que ça s'est fait des fois euh, on en/ on a entendu, beaucoup parler des, déjeuners aux tripes ?*

[...]

JB : [...] *Oui, oui, oh ben, on finit il est onze heures hein. (rires) Ouais, # **Les déjeuners aux tripes** valent hein.*

En (10') et (11'), une expression renvoyant à l'entité discursive introduite par le déclencheur d'antécédent occupe la position sujet. D'une part, le résultat de cette transformation ne semble pas très naturel. D'autre part, il se produit un effet de sous-sens, comme si le discours produit entre l'occurrence du déclencheur d'antécédent et l'expression ici insérée n'était pas pris en compte. A présent, construisons une structure disloquée à partir de (10') et (11'), avec *ça* en P2 :

(10'') E: *Il était religieux ou il avait pas...*

AL : *Mon père oui, <E: (Il est religieux.)> religieux oui, bon si vous voulez bon euh il allait pas à la messe tous les dimanches, quoi que si il y allait assez souvent à la messe bon euh c'était quand même quelqu'un de très croyant quoi, oui, ma mère, ma mère oui. Et ma grand-mère aussi. Mais bon, pas un pratiquant. <E: **D'être religieux, ça** l'a aidé ou c'est simplement plutôt qu'il avait pas peur de la mort et que, que ?>*

⁷ Le topique discursif pourrait se définir par « ce dont parle le discours » (Schlobinsky & Schütze-Coburn, 1992, p. 112)

- (11") E2 : *Et euh, ça, est-ce que ça s'est fait des fois euh, on en/ on a entendu, beaucoup parler des, déjeuners aux tripes ?*

[...]

JB : [...] *Oui, oui, oh ben, on finit il est onze heures hein. (rires) Ouais, les déjeuners aux tripes, ça cale hein.*

Nous retrouvons ici la configuration étudiée en section 3.2 : le déclencheur d'antécédent en P1 réfère à une entité discursive reprise par *ça*, qui élargit les « contours » (Corblin, 1995) de ce référent en même temps qu'il le topicalise. Ici, l'ajout sémantique provient du discours construit en amont, à partir de l'occurrence du déclencheur d'antécédent. Ainsi, *ça* intègre en son sens l'ensemble des informations passées en mémoire discursive qui se rapportent au référent initialement évoqué : « la foi du père du locuteur », mais aussi « le fait qu'il ne soit pas pratiquant, bien que très croyant » (exemple (10)), et « les déjeuners aux tripes », mais également tout le processus, pour ne pas dire le cérémonial, qui accompagne ces repas – « l'heure du déjeuner, le changement d'assiette, les mets qui l'accompagnent, etc. » (exemple (11)).

Dans ces exemples, *ça* est anaphorique, puisqu'il récupère une information ; de plus, le rôle de relais thématique est assuré : cette information devient topique de l'énoncé à venir. En outre, *ça* est référentiel : l'objet-de-discours qu'il désigne inclut non seulement l'antécédent introduit en amont, mais également l'ensemble des représentations discursives produites, en rapport avec cet antécédent. Enfin, *ça* est aussi déictique, puisqu'il fait appel à la mémoire discursive de l'allocutaire. Comme nous l'avons perçu avec les structures présentant un SN disloqué (section 3.2 *supra*), la référence de *ça* s'accompagne ici d'un processus d'hyperonymie ; en revanche, si l'apport sémantique provenait en grande partie du savoir partagé (et donc de la mémoire à long terme) entre les interactants dans les exemples (8) et (9), celui des exemples (10) et (11) est issu du discours construit en amont. Dans les deux cas cependant, nous pouvons constater un phénomène de neutralisation : un certain nombre d'informations sont réunies en une seule entité discursive toutefois non-nommée, ni marquée en genre et en nombre. La question qu'il convient de se poser est la suivante : est-ce que *ça* s'accompagne toujours d'un élargissement sémantique du référent, lors d'un phénomène de reprise ?

- (12) [AL parle de l'expérience acquise grâce à l'expérience professionnelle]

AL : *On fait un truc, ça apprend des choses, on en fait un autre, ça apprend des choses.*
(AL, corpus Aude, 11aal1g)

- (13) [AL parle de son fils]

AL : *il a loupé le BAC et il m'a dit 'je reste avec toi', je lui ai dit 'non tu vas repasser le BAC, on va te changer de, on va te remettre dans un lycée, tu vas repasser le BAC'. Il a eu le BAC et ça a été sa révélation. Il a eu le BAC alors ma femme lui a dit 'qu'est-ce que tu veux faire ?' Elle lui, il lui dit 'je sais pas'. Ma femme lui dit 'tu vas faire*

pédicure'. Qu'est-ce que c'est ? C'est, c'est fou ça, tu vas faire pédicure, qu'est-ce que c'est ?' (AL, corpus Aude, 11aal1g)

- (14) AL : *on a toujours conservé la propriété à Aigues-Vives, ça fait que euh, on a toujours été plus ou moins d'Aigues-Vives et plus ou moins de Douzens.* (AL, corpus Aude, 11aal1g)

Dans les exemples ci-dessus, tout comme en (10) et (11), le déclencheur d'antécédent est propositionnel : *on fait un truc* et *on en fait un autre* en (12), *il a eu le BAC* en (13), et *on a toujours conservé la propriété à Aigues-Vives* en (14). Respectivement, les entités créées par ces propositions sont la dénotation d'un prédicateur (« faire un truc »), un événement temporellement circonscrit (« l'obtention du BAC pour le fils du locuteur »), et un fait (« le fait d'avoir toujours conservé cette maison »), ce que Lyons et Dik (Lyons, 1977 ; Dik, 1997) nomment des entités d'ordre zéro, deux et trois. Le déclencheur étant propositionnel, nous ne pouvons pas substituer un pronom clitique de troisième personne à *ça* pour déterminer la (dis)similitude de leurs référents respectifs ; de plus, une réinsertion du déclencheur serait très maladroite ici, pour des raisons évidentes de répétition (**on fait un truc, faire un truc apprend des choses*). *Cela* étant dépendant du contexte (cf. section 2), nous pourrions être tentés de le placer en position sujet :

- (12') AL : *On fait un truc, cela apprend des choses, on en fait un autre, cela apprend des choses.*
- (13') AL : *Il a eu le BAC et cela a été sa révélation.*
- (14') AL : *on a toujours conservé la propriété à Aigues-Vives, cela fait que euh, on a toujours été plus ou moins d'Aigues-Vives et plus ou moins de Douzens.*

Hélas, la bienséance normative de *cela* à l'écrit et de *ça* à l'oral, acquise depuis les débuts de notre scolarité, transparait, et ne semblerait attribuer qu'une valeur de registre à l'utilisation de *ça* ou de *cela*. Les tests de substitution n'étant pas valables ici, quels indices pourraient nous aiguiller sur la (non)-corréférence établie entre le déclencheur d'antécédent et *ça* ? A première vue, l'extension sémantique jusqu'ici suscitée par *ça* ne semble pas très probante : tout d'abord, la prédication évoquée par le reste de la phrase ne nécessite ni ajout d'information, ni « dynamisation » du référent premièrement évoqué ; ensuite, le savoir partagé des interlocuteurs n'est d'aucune aide ici dans l'identification du référent visé par *ça* ; enfin, la mémoire discursive ne se voit pas modifiée entre l'occurrence du déclencheur et celle de *ça*, ces derniers étant juxtaposés. En revanche, la déclassification opérée par *ça* entraîne une généralisation du référent initialement introduit : il ne s'agit pas d'« avoir telle activité professionnelle, à un moment donné », mais bien d'« occuper un poste, quel qu'il soit », qui enrichit l'expérience de la personne concernée ; ce n'est pas « avoir enfin le diplôme du BAC en main » qui a été une révélation pour le fils du locuteur, mais bien « le fait d'avoir réussi à un examen » ; enfin, ce n'est pas d'« avoir conservé la maison » qui a permis à la famille de AL de résider régulièrement à Aigues-Vives, mais bien d'« avoir un lieu où loger ». Le caractère neutre de *ça* provoque une dé-particularisation du référent concerné, passant de la valeur au rôle, en quelque sorte.

Dans ces exemples, nous pourrions dire que la portée référentielle et déictique de *ça* est réduite : le référent ne subit pas de processus d'« hyperonymisation », et nul recours au contexte n'est nécessaire pour identifier l'objet-de-discours ainsi évoqué. Néanmoins, ce dernier subit un processus de généralisation, attribuable à la neutralisation effectuée par *ça*. D'un autre côté, *ça* est ici foncièrement anaphorique : l'information véhiculée par la proposition-déclencheur est reprise et topicalisée par le pronom neutre. Cette information venant d'être posée, son statut référentiel est suffisamment saillant pour être relayée par *ça*, qui joue un rôle de pivot topical. Ainsi, nous pourrions supposer que *ça*, subséquent à un déclencheur d'antécédent propositionnel, tiendrait lieu d'outil pragmatique : l'information tout juste posée est anaphoriquement reprise et devient topique de l'énoncé suivant. L'entité générée par le déclencheur ne gagne ni « dynamisme » (cf. section 3.2), ni traits sémantiques supplémentaires, ce qui signifie que la part référentielle de *ça* est moindre. Par là-même, *ça* ne dépend pas du contexte pour construire sa référence, ce qui induit que sa part déictique est également faible. En revanche, la décatégorisation réalisée par *ça* produit un effet de généralisation sur cette entité qui passe de la valeur au rôle.

4. Récapitulatif/bilan : vers une mise en relation des paramètres influant sur l'indexicalité de *ça*

Dans cette étude, *ça* apparaît dans quatre configurations différentes :

- *Ça* en référence au contexte situationnel, sans déclencheur d'antécédent linguistique : le caractère essentiellement **déictique** du démonstratif permet de **créer un référent nouveau** au sein du discours, à partir de la situation d'énonciation. Ici, *ça* **n'a rien d'anaphorique**, puisque le référent est construit « sur le champ ». En revanche, il est pleinement **référentiel**.
- *Ça* en position P2 d'une structure disloquée, P1 étant un SN : *ça* récupère une entité stable, introduite par le SN disloqué, tout en en faisant le topique de l'énoncé à venir ; *ça* est donc ici **anaphorique** et topicalisant. De plus, cette entité stable et celle visé par *ça* **ne sont pas identiques**, mais en relation de métonymie, la première étant incluse dans la seconde. L'ensemble des caractéristiques sémantiques différentielles provient, en majorité, du savoir partagé entre les interlocuteurs. La valeur **déictique** de *ça*, ainsi que ses **propriétés référentielles**, permettent un pointage vers la mémoire à plus ou moins long terme des partenaires de l'énonciation afin de construire un référent dynamique, incluant l'entité discursive introduite par le déclencheur.
- *Ça* en référence à une entité dont le déclencheur d'antécédent est propositionnel et « éloigné » : *ça* récupère une information véhiculée au préalable par une proposition, et en fait le topique de l'énoncé à venir ; *ça* est donc, ici encore, **anaphorique** et topicalisant. Par ailleurs, cette information « première » et le référent généré par *ça* **ne sont pas identiques**, mais en relation de métonymie. L'ensemble des caractéristiques sémantiques différentielles provient du discours construit en amont. Le caractère **déictique** de *ça*,

associé à ses **propriétés référentielles**, permettent un pointage vers la mémoire discursive immédiate des interactants afin de construire un référent incluant celui premièrement évoqué par le déclencheur.

Il peut sembler évident, mais utile d'être noté ici, que l'appel à la mémoire à long terme des interlocuteurs est une procédure plus déictique que l'appel à la mémoire à court terme (cf. Cornish, ce numéro, pour plus de précision à ce sujet).

– *Ça* subséquent à un déclencheur d'antécédent propositionnel : *ça* récupère l'information véhiculée par la proposition-déclencheur et en fait le topique de l'énoncé à venir ; *ça* est donc **anaphorique** et topicalisant. Cependant ici, cette information et le référent visé par *ça* sont **(quasi)-similaires**, entretenant cependant un rapport de valeur - rôle. Les propriétés déictiques et référentielles de *ça* sont donc **annihilées**, au profit de ses propriétés anaphoriques qui font de *ça* un « simple » vecteur topical.

Mettons en relation ces différents paramètres :

Tableau 1 : Déclencheur d'antécédent et degré de phoricité de *ça*

<div> <div>déclencheur d'antécédent</div> <div>degré de phoricité</div> </div>	contexte situationnel	co-texte		
		SN disloqué	proposition « éloignée »	proposition « juxtaposée »
<div> <div>↑ anaphore</div> <div> <div></div> <div></div> </div> <div> <div></div> <div></div> </div> <div> <div></div> <div></div> </div> <div> <div></div> <div></div> </div> <div>↓ deixis</div> </div>				X
			X	
		X		
	X			

Tableau 2 :
Capacité référentielle de *ça* et prise en compte du contexte dans l'identification du référent

capacité référentielle de <i>ça</i>		← ————— → + ————— -			
prise en compte du contexte	-	Co-texte immédiat			X
		Discours construit en amont		X	
		Savoir partagé	X		
	+	Situation d'énonciation	X		

Les tableaux ci-dessus révèlent une corrélation évidente entre un certain nombre de paramètres ; plus précisément, il semble exister un rapport de proportionnalité entre le type de déclencheur d'antécédent et la procédure plus ou moins anaphorique réalisée par *ça* (tableau 1), ainsi qu'entre l'amplitude référentielle de *ça* et l'importance du contexte pour identifier le référent évoqué (tableau 2). Sachant que, par définition, la prise en compte du contexte et le degré de phoricité représentent deux continuums parallèles (plus la procédure discursive est déictique, plus l'identification du référent nécessite un recours au contexte), nous pourrions avancer que plus l'invocation au contexte est grande, plus les valeurs référentielle et déictique de *ça* sont importantes.

Figure 1 :

Conclusion

Cette étude est née d'une réflexion sur le fonctionnement de *ça*, en position sujet. En effet, ce pronom est traditionnellement considéré comme le pendant oral de *cela*, en dépit de leurs caractéristiques propres, qui ne peuvent uniquement les différencier par leur registre d'emploi. L'hypothèse de départ du présent article, défendant un continuum référentiel de *ça* en fonction de la procédure discursive à l'œuvre et du recours au contexte, se trouve ici confirmée. En effet, l'analyse d'exemples attestés issus de conversations spontanées montre que *ça* manifeste des propriétés référentielles suivant le recours au contexte plus ou moins nécessaire pour identifier le référent visé. Ainsi, *ça* déictique est à même d'introduire un référent nouveau au sein du discours, à partir de la situation d'énonciation ; à l'inverse, *ça* anaphorique n'est que le vecteur topical d'une entité discursive préalablement posée. Ces deux emplois sont les extrémités d'un continuum couvrant un ensemble de procédures référentielles mixtes, dans lesquelles *ça* exprime des caractéristiques déictiques, anaphoriques, et référentielles, à des degrés divers. De ce fait, la reprise effectuée par *ça* s'accompagne d'une extension sémantique de l'entité premièrement évoquée, les éléments additionnels provenant de la mémoire à plus ou moins long terme des interlocuteurs. Cette flexibilité référentielle est sans nul doute imputable au caractère neutre de *ça*, qui lui permet de réunir un ensemble de propriétés et d'informations en une sorte de nébuleuse sémantique. Cependant, ces observations ne présument en aucun cas l'existence de plusieurs *ça* ; au contraire, *ça* serait un mot polyfonctionnel dont les caractéristiques indexicales varient selon le contexte de son emploi. Il convient néanmoins de garder à l'esprit que cette étude est préliminaire : les résultats obtenus demandent à être confirmés. De plus, il serait certainement utile d'analyser des occurrences de *ça* dans d'autres positions syntaxiques que celle de sujet.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ACHARD, M. (2001), « French *ça* and the dynamics of reference », *The LACUS Forum* 27, p. 49-62.
- APOTHÉLOZ, D. (1995), « Nominalisations, référents clandestins et anaphores atypiques », *Travaux Neuchâtelois de Linguistique* (TRANEL) 23, p. 143-173.
- ARIEL, M. (1988), « Referring and Accessibility », *Journal of Linguistics* 24(1), p. 65-87.
- BERRENDONNER, A. (1990), « Pour une macro-syntaxe », *Travaux de linguistique* 21, p. 25-36.
- BERRENDONNER, A. (1994), « Anaphores confuses et objets indiscrets », in C. Schnedecker, M. Charolles, G. Kleiber & J. David (éds.), *L'anaphore associative*, Paris, Klincksieck, p. 209-230.
- BÜHLER, K. (1934[2009]), *Sprachtheorie: Die Darstellungsfunktion der Sprache*. Jena, Gustav Fischer.
- CADIOT, P. (1988), « De quoi *ça* parle ? A propos de la référence de *ça*, pronom-sujet », *Le Français Moderne* 56, Paris, p. 174-192.
- CARLIER, A. (1996), « 'Les gosses, ça se lève tôt le matin' : l'interprétation générique du syntagme nominal disloqué au moyen de *ce* ou *ça* », *Journal of French Language Studies* 6, p. 133-162.
- CONTE, M.-E. (1994), « Discontinuity in Texts », in S. Čmejrková and F. Štícha (éds.), *The Syntax of Sentence and Text*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins.
- CORBLIN, F. (1995), *Les formes de reprise dans le discours. Anaphores et chaînes de référence*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- CORNISH, F. (1999), *Anaphora, Discourse, and Understanding. Evidence from English and French*. Oxford, Clarendon Press.
- CORNISH, F. (2010), « Indexicaux, discours et mémoire discursive : ce que les premiers révèlent du second et de la troisième », in L.A. Johnsen, G. Corminboeuf & V. Conti (éds.), *Entre syntaxe et discours*, LINX 62, Paris.
- DIK, S.C. (1997), *The Theory of Functional Grammar, the Structure of the Clause*. Berlin, Mouton de Gruyter.
- DURAND, J., B. LAKS & C. LYCHE (éds.) (2009), *Phonologie, variation et accents du français*, Paris, Hermès.
- EHLICH, K. (1982), « Anaphora and Deixis : same, similar, or different ? », in R.J. Jarvella and W. Klein (éds.), *Speech, Place, and Action. Studies in deixis and related topics*, Chichester, Wiley, p. 315-338.
- GUÉRIN, E. (2007), « 'Moi je comprends pas et ça ça m'intrigue'. Ce que peut nous apprendre la double occurrence de *ça* dans les énoncés oraux présentant un phénomène de dislocation », *LINX* 57, p. 27-37.
- GUNDEL, J.K., N. HEDBERG & R. ZACHARSKI (1993), « Cognitive status and the form of referring expressions in discourse », *Language* 69(2), p. 274-307.
- KLEIBER, G. (1988), « Peut-on définir une catégorie générale de l'anaphore ? », *Vox Romanica* 48, p. 1-14.

- KLEIBER, G. (1994a), « Contexte, interprétation et mémoire : approche standard vs. approche cognitive », *Langue Française* 103, p. 9-22.
- KLEIBER, G. (1994b), *Anaphores et pronoms*, Louvain-la-Neuve, Duculot.
- LAMBRECHT, K. (1994), *Information Status and Sentence Form*, Cambridge, Cambridge University Press.
- LYONS, J. (1975), « Deixis as the source of reference », in E. L. Keenan (éd.), *Formal Semantics of Natural Language*. Cambridge, Cambridge University Press, p. 61- 83. Republié comme Ch. 8 in J. Lyons (1991), *Natural Language and Universal Grammar*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 146-165.
- LYONS, J. (1977), *Semantics*, vol. 2, Cambridge, Cambridge University Press.
- MAILLARD, M. (1994), « Concurrence et complémentarité de *il* et *ça* devant les prédicats impersonnels en français contemporain », *L'Information Grammaticale* 62, p. 48-53.
- MILNER, J.-C. (1985), *Ordres et raisons de langue*, Paris, Seuil.
- RECASENS, M., E. HOVY & M.-A MARTI (2011), « Identity, Non-Identity, and Near-Identity: Addressing the Complexity of Coreference », *Lingua* 121, p. 1138-1152.
- SCHLOBINSKY, P. & S. SCHÜTZE-COBURN (1992), « On the Topic and Topic Continuity », *Linguistics* 30 p. 89-121.